L'enfer, c'est les autres

Autor(en): **mm**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-278129

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

1940, un petit village neuchâtelois accroché aux confins du pays. En toile de fond, la guerre qui ravage la France toute proche, rôde à la frontière suisse et tient en alerte, sur les crêtes, les soldats mobilisés. Au village, puisque « elles ne sont que des femmes », elles attendent, suspendues, en marge des événements. Dans ce huis-clos étouffant où rien ne se passe, les sentiments s'aiguisent, s'exacerbent et enferment chacun dans sa solitude. Au fil des mois, Judith, 24 ans, lutte contre l'amertume d'une jeunesse volée, confrontée à l'absence de Jacques, son fiancé, à la dépendance angoissée de sa mère et à la dérive de sa sœur, murée dans son anorexie. Confrontée surtout au repli frileux sur soi-même, à l'intolérance et au racisme, elle se lance dans une recherche éperdue d'elle-même et des valeurs qui fondent l'être. Une quête lucide et généreuse qui l'amènera, mûrie, au chevet de sa mère, dont la mort ne signera qu'en apparence l'inachevé du dialogue. — **(mm)**

Trop petits pour Dieu, Monique Laederach, Editions de l'Aire, 1986.

Monique Laederach

DES LIEUX SI COMMUNS

« C'était avant les guerres, avant les deux dernières... ». Le premier récit de fiction d'Ursula Gaillard,* historienne et enseignante, se situe en fait en majeure partie dans l'entre-deux guerres, et se prolonge au-delà de la deuxième ; mais on songe irrésistiblement, en le lisant, à cette chanson de Michel Bühler qui raconte la vie des petites gens, à l'aube du siècle.

Ici, c'est l'histoire d'une famille campagnarde de l'ouest de la Suisse, faite de conflits d'intérêts, de rancœurs tenaces et d'obscures frustrations, mais aussi de dévouement, de fidélité, et d'une farouche obstination à vivre. Il y a le père infirme et tyrannique, qui s'attendrira pourtant, dans sa vieillesse, au contact de sa petite-fille ; il y a la mère, soumise et stoïque jusqu'à la mort ; et il y les enfants, et les enfants des enfants, qui vont chercher, chacun-e à leur manière, à s'échapper de l'étouffante étroitesse du quotidien.

Il y a surtout, aussi galvaudé que soit le mot, une atmosphère : l'atmosphère des jours qui passent, dans l'atelier sombre où l'homme répare des bicyclettes, auprès de la fontaine où la femme s'active à la première lessive du printemps, le soir autour de la radio, qui diffuse les programmes allemands, à l'époque où l'on était convaincu « à la fois qu'Hitler est un grand homme et que les Suisses, vaillants et courageux, sauront faire face à toute intervention étrangère »...

Une atmosphère que l'auteure résume dans les trois dernières pages du livre, magnifiques : « Il est des paysages arrêtés... copies sans âge d'une carte postale au ciel tristement serein, des lieux communs, des toiles de fond pour tranches de vie rangées, qui servent d'étalon pour mesurer toutes les situations et couper en toute bonne foi ce qui n'entre pas dans le cadre ». — **(sl)**

* **Paysage arrêté,** par Ursula Gaillard, éd. d'En Bas, 1986.

MERE COUPABLE ?

Aline Carteret, en 116 pages d'une grande intensité*, écrit à sa fille qui s'est suicidée à l'âge de 37 ans. Cent seize pages d'interrogations : quelle(s) faute(s) a-t-elle pu commettre pour que sa fille en arrive là ?

Ce texte m'a frappée très profondément. Quelle mère ne s'interroge pas plus souvent qu'à son tour à propos de la façon dont elle a élevé son enfant : « ai-je été assez tendre ? assez sévère ? trop sévère ? assez encourageante ? l'ai-je traumatisé ? Les difficultés qu'il connaît ne proviennent-elles pas de mon attitude ? de mes problèmes à moi ?... etc. »

Aline, ma sœur, je comprends toutes les questions que vous vous posez, je suis sûre que — vivant le même drame — je souffrirais et m'interrogerais de la même manière, et que la plupart des mères culpabiliseraient comme vous, pourtant... NON ! Je crois très intimement que vous n'êtes pas coupable. Et ce n'est pas parce que, comme vous le dites à la page 107 : *« les féministes se riront de mon sentiment de culpabilité. Elles diront, très savantes, que j'ai intériorisé les idées psychiatriques à la mode depuis 1930 par lesquelles la mère est jugée responsable — et seule responsable — de tout ce qui arrive à ses enfants. Elles proclameront que c'est une nouvelle façon d'asservir les femmes qui doit être catégoriquement rejetée. »*

Ce n'est pas si simple. Une maladie de l'âme ne surgit pas ainsi, à cause de toutes les fautes que vous pourriez avoir commises, elle préexiste. De même, un cancer peut se développer chez quelqu'un, alors qu'une autre personne placée dans les mêmes conditions extérieures (pollution, fumée, malnutrition...) ne sera pas malade.

Je sais bien, Aline, que je ne vous console pas en vous disant cela et que la blessure reste atrocement douloureuse : vous avez souffert tant que votre fille vivait, la voyant se débattre contre son état, contre les psychiatres, vous souffrez aujourd'hui de l'avoir perdue, puisse maintenant un sentiment de délivrance l'emporter, sentiment semblable au soulagement qu'éprouve le proche d'un cancéreux qui s'est éteint dans d'atroces souffrances.

Reste que le livre est intéressant, que les citations du journal de votre fille sont remarquables de finesse et d'intelligence mais je ne me prononcerai pas sur le débat qu'elles peuvent introduire entre tenants de la psychanalyse freudienne et défenseurs de la psychiatrie postfreudienne (tels que Balint et Rogers par exemple) n'étant pas assez informée sur ce sujet. — **(sch)**

* **Rends-moi la vie !** Editions Cornaz, 1401 Yverdon-les-Bains.